

LES ENFANTS
DE SAINTE MARGUERITE

NOTE DE L'ÉDITEUR

L'orthographe croate est rigoureusement phonétique : à chaque caractère correspond un son unique et invariable. On s'assurera une prononciation correcte en ayant à l'esprit les particularités suivantes :

ć = <i>tch</i> mou (match)	j = <i>ill</i> (feuille)
c = <i>ts</i> (tsar)	s = <i>ss</i> (lisse)
č = <i>tch</i> dur (Mandchourie)	š = <i>ch</i> (chou)
e = <i>é</i> (pré)	u = <i>ou</i> (roue)
g = <i>g</i> (gare)	ž = <i>j</i> (je)
h = <i>kh</i> (halva)	

Ante Tomić

LES ENFANTS
DE SAINTE MARGUERITE

*Traduit du croate et annoté
par Marko Despot*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

*La bibliothèque de Dimitri se veut un hommage
au travail éditorial de Vladimir Dimitrijević (1934-2011),
fondateur des Éditions L'Âge d'Homme.*



Logo de la collection : *Le Passeur*,
dessin réalisé par Vladimir Dimitrijević en 1974

Titre original
Nada (2024)

© 2024 Ante Tomić pour l'édition originale
© 2024 Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française
et toute autre langue excepté le croate

ISBN: 978-2-88983-046-6

CHAPITRE UN

Dans lequel untel parvient à réchapper d'une mer démontée, au moment où le lecteur s'attend à ce qu'il se noie et que cette histoire s'achève avant même de commencer.

Ils roulaient les uns sur les autres dans l'obscurité, à l'arrière de la camionnette qui bringuebalait sur des routes cahoteuses. Quand un passager poussait un cri de douleur, le chauffeur l'injurait depuis sa cabine en lui ordonnant de se taire. Ce devait être un agriculteur : ça sentait les légumes pourris à l'intérieur du véhicule.

Au crépuscule, ils s'arrêtèrent sur le front de mer d'une ville inconnue.

– *Come out! Quick! Quick!* Dehors! siffla le chauffeur à voix basse.

Les huit passagers, hébétés et courbatus, les jambes engourdies, s'extirpèrent de la camionnette et montèrent à bord d'un chalutier avec, à la poupe, des caisses en plastique, une grue et un filet de pêche.

Il bruinait, un éclair éclata dans le lointain, puis le tonnerre gronda.

– *To Italy?*² osa demander un passager.

1. « Sortez! Vite! Vite! » En anglais dans le texte.

2. « Vers l'Italie? »

– *Yes! Yes! Italy! Hurry up!*¹ ! répondit un jeune barbu en les dirigeant depuis la timonerie vers un escalier raide menant au pont inférieur.

Ils se serrèrent sur les bancs de la petite cuisine. Le bateau se mit en route dans le grondement du moteur diesel. Au lieu de légumes pourris, ça sentait à présent le poisson avarié, mais ils furent à peine moins secoués que dans la camionnette. Ce répit ne dura qu'une heure ou deux : la tempête s'était levée, la pluie frappait les hublots, les explosions du tonnerre se faisaient de plus en plus puissantes, plus fréquentes, les vagues grossissaient. Ils se regardaient, horrifiés, à la lumière d'une ampoule vacillante. Le navire grinçait en affrontant les vagues, les passagers se heurtaient les uns aux autres, s'écrasaient contre les parois, vomissaient ce qu'ils n'avaient pas eu le temps de vomir dans la camionnette.

Le seul homme du groupe que Selim connaissait, Ahmed, un Irakien avec lequel il avait été arrêté par la police, puis battu lorsqu'ils avaient essayé de traverser la frontière dans une forêt, au nord, le mois précédent, se cogna l'arrière du crâne contre une étagère et tomba sur le sol, en sang. Selim l'appela une fois, deux fois, et, comme il restait sans réponse, il se précipita pour demander de l'aide. S'accrochant à la rampe, il parvint avec peine à monter l'escalier puis à s'agripper à la porte de la timonerie.

– *A man is injured!*² ! cria-t-il à l'intention du barbu.

– Qu'est-ce que tu fais ici? Retourne dans la cale!

– *We need help! A man is injured!*³ ! répéta Selim.

Le commandant ajouta quelque chose dans une langue que Selim ne comprenait pas, et même s'il l'avait comprise, cela n'aurait servi à rien, car, tout près, le tonnerre gronda. Une lumière blanche les aveugla, une vague fit rouler le navire sur son flanc gauche. Selim tituba. La porte s'ouvrit d'un coup, la pluie inonda la cabine. Selim fut projeté sur

1. « Oui! Oui! Vers l'Italie! Dépêchez-vous! »

2. « Un homme est blessé! »

3. « Nous avons besoin d'aide! Un homme est blessé! »

le pont sans comprendre ce qui lui arrivait; il heurta le bastingage et plongea dans l'eau noire et froide.

La mer l'engloutit; quelque chose semblait le tirer par la jambe. Mais, un instant plus tard, cette même force le repoussait; il remonta à la surface, à l'air libre. Il ouvrit la bouche pour prendre sa respiration juste au moment où une autre vague l'écrasait sous sa masse. Se débattant, suffoquant, il coula une nouvelle fois, pour bientôt refaire surface, la bouche pleine d'eau salée. Une courte seconde, il eut l'impression de nager, de reprendre le contrôle de son existence. À la lumière d'un éclair qui traversa le rideau de pluie, il aperçut le bateau dans les vagues écumantes. Il n'était pas loin, il aurait pu l'atteindre. Mais une immense montagne d'eau s'éleva devant Selim et l'emporta comme un fétu de paille, comme une brindille, le ballottant de haut en bas, encore et encore. Lorsqu'il se retrouva à la surface de l'eau, un nouvel éclair illumina la nuit: le navire avait disparu.

Selim était plus désespéré qu'il ne l'avait jamais été au cours des sept cents jours désespérants qui avaient suivi son départ de son Alep natale. C'était pire que la faim, la neige et les chiens policiers. Dans l'obscurité et la tempête, dans la désolation infinie de cette mer sauvage, perdant peu à peu ses forces, émergeant plus difficilement à chaque fois, il pensa que c'était la fin, et il s'apitoya sur son sort misérable. Il cria de colère et de désespoir, parce que tout, dans sa vie, avait été misérable. C'était comme ces vagues perfides qui l'enfonçaient, impuissant, dans les profondeurs, le soulevant l'instant d'après au-dessus de la surface pour le laisser avaler une goulée d'air; échappant à une épreuve, il était précipité dans des épreuves plus grandes encore. Pendant les vingt-deux années de son existence, le Dieu de miséricorde semblait S'être moqué de lui. Il l'avait probablement créé uniquement pour rire de ses souffrances.

Selim s'effraya de cette pensée honteuse et se mit aussitôt à prier. « Il n'est de dieu qu'Allah », murmura-t-il, puis il coula. La seconde partie de la profession de foi,

« Mahomet est son messager », il la formula en glougloutant. Mais comme pour confirmer la sainte vérité, son pied droit heurta quelque chose de dur. Au début, il n'osa pas croire à ce miracle, mais, en avançant son pied gauche, il constata qu'il touchait le fond. Un éclair fendit le ciel dans le lointain, révélant un rivage bas et escarpé. Selim nagea dans sa direction, même si cela n'était plus nécessaire. Les flots, qui tout à l'heure étaient près de le faire périr, le portaient à présent, comme une mère porte son enfant, vers son salut. Il put bientôt se redresser et sortir de l'eau en trébuchant. Il se tordit la cheville sur le fond meuble, mais la douleur n'avait plus d'importance désormais. Il sentit bientôt des galets rouler sous ses pas.

Il s'allongea pour reprendre son souffle, les bras tendus, respirant profondément. La pluie se calma, la tempête estivale disparut aussi vite qu'elle s'était levée. Bientôt, les nuages se dispersèrent et une lune ronde apparut dans le ciel. Mais Selim ne la vit pas. Le bruit des vagues l'avait assoupi, et il ne fut réveillé ni par le soleil qui se leva, éclatant, quelques heures plus tard, ni par le crabe noir qui trottina avec curiosité sur son visage, ni par le bourdonnement des mouches, ni par le gloussement des mouettes, ni par le ferry *Miljenko Smoje*¹, le dernier-né de la flotte de Jadrolinija, qui passait à une centaine de mètres au large. Une voix le sortit de sa torpeur :

– *Kid, are you alright*² ?

Inquiets, deux hommes d'un certain âge s'étaient accroupis de part et d'autre de sa tête, complètement nus. Le pudique Selim cria d'horreur en voyant leurs engins boucanés entourés de poils gris pendouiller des deux côtés de son visage.

1. Miljenko Smoje (1923-1995), écrivain et journaliste croate originaire de Split, connu pour son opposition au nationalisme dans les années 1990.

2. « Tu vas bien, mon garçon ? »

CHAPITRE DEUX

Où l'on évoque les compétences spécifiques de divers saints, et l'on nomme ceux qui aideront inmanquablement le chrétien dans le malheur, et ceux, surestimés, qu'il ne vaut pas la peine de solliciter.

L'agitation gagna le port pendant un court moment, une vingtaine de minutes environ, tandis que le *Miljenko Smoje* se vidait de ses passagers et en embarquait de nouveaux pour son voyage de retour. Des voitures de touristes, des camions frigorifiques, des semi-remorques transportant du matériel de construction s'égaillèrent rapidement sur les routes insulaires, suivis de retraités équipés de réfrigérateurs portables, d'étudiants barbus avec leurs guitares et leurs bongos, de cyclistes en maillots moulants aux couleurs fluorescentes. Le ferry tourna dans la baie et disparut derrière la pointe de l'île. Seuls restaient sur le môle une poignée de filles et de garçons des classes supérieures de l'école élémentaire, qui criaient et se jetaient dans la mer au milieu des bancs de poissons et des oursins, mais eux aussi partiraient bientôt lorsque leurs mères les auraient appelés par la fenêtre pour le repas.

Rada avait accueilli ses hôtes au port, et pendant qu'ils roulaient vers la maison dans leur Opel Astra, elle apprit que Mijo Genda était originaire de Ravni Kotari près de Zadar et que Jozefina, sa femme bosniaque, venait de Zenica ; elle était soignante dans une maison de retraite, et lui patron

d'un modeste atelier métallurgique que son défunt père avait fondé et dirigé pendant des décennies dans une petite ville non loin de Linz.

Mijo ne participait pas beaucoup à la conversation. Il était terriblement nerveux au volant dans ces rues escarpées. Il klaxonnait les baigneurs à moitié nus qui descendaient vers la plage avec des matelas pneumatiques sous le bras. Jozefina racontait que Mijo et elle étaient nés en Autriche et qu'ils s'étaient rencontrés huit ans auparavant, lors d'une retraite spirituelle organisée au siège de la mission catholique croate. Deux ans plus tard, leur confesseur, fra Božidar, y célébrait leur mariage. Malheureusement, le Seigneur ne leur avait pas encore fait la grâce d'une descendance.

– Je ne vous raconterai pas tout ce que nous avons essayé, ni tous les sanctuaires que nous avons visités, déclara Jozefina en observant Rada lui servir de l'eau-de-vie après qu'ils se furent installés sur la terrasse ombragée d'une treille. N'en versez pas plus, s'il vous plaît.

– Ne l'écoutez pas, madame. Il y en a qui boiront, dit joyeusement Mijo.

– Je savais que tu dirais ça ! lança Jozefina avec reproche. *Du Schwein*¹ ! ajouta-t-elle en allemand, supposant que ses hôtes ne parlaient aucune langue étrangère.

Mijo sourit et fit un clin d'œil à Rada, comme s'il s'agissait d'une blague, même si clairement ce n'en était pas une.

– Et toi, le stakhanoviste, tu boiras bien un coup ? demanda Rada à son mari Vinko qui binait dans le jardin sous la terrasse.

– Et comment ! cria Vinko en émergeant d'un grand plant de tomates.

– Au bout de trois ans de mariage, lorsque malgré nos efforts nous n'avions toujours pas d'enfants, nous avons d'abord fait nos dévotions à saint Antoine, dit Jozefina.

1. « Espèce de porc ! »

Pendant une semaine entière, nous sommes allés prier sur sa tombe à Padoue, chaque nuit, du couchant à l'aurore.

– Saint Antoine, c'est le meilleur. On ne peut pas se tromper avec lui, acquiesça Rada. Il aide pour tout: l'amour, le mariage, les enfants, il assiste les voyageurs, les pauvres, les malades, les possédés...

– Saint Antoine est aussi universel qu'une clé à molette, résuma dans une métaphore inspirée le patron de l'atelier métallurgique autrichien.

– Un saint joker, ajouta Vinko en montant l'escalier avec un panier rempli de légumes: tomates, poivrons et aubergines encore humides et légèrement boueuses.

Jozefina fronça les sourcils parce qu'elle n'aimait pas que l'on parlât d'un saint catholique comme d'une carte à jouer ou d'un outil, mais elle ne dit rien et poursuivit son récit:

– Puis on nous a conseillé d'aller à Rome et d'y adresser nos prières à sainte Agnès la très pure. Elle intercède pour les couples qui ne peuvent pas avoir d'enfants.

– Jamais entendu parler, avoua Rada.

– Une sainte très, très puissante.

– Une autorité en matière d'infertilité, ajouta Mijo, même si elle ne nous a pas été d'un grand secours. Mais Rome, si vous n'y êtes jamais allés, c'est vraiment extra.

– Allez, santé, intervint Vinko en levant son verre, et tous de porter un toast.

– Après Agnès, nous avons fait un pèlerinage auprès de la célèbre patronne des nouveau-nés et des femmes affligées, sainte Brigitte d'Irlande, à Kildare, poursuivit Jozefina en avalant avec une grimace son eau-de-vie.

– Un coup d'épée dans l'eau, dit tristement Mijo.

– Un été, nous sommes allés à Stockholm prier sainte Catherine de Suède, qui a fait ses preuves dans les cas de grossesse difficile. Puis à Gand, en Belgique, honorer sainte Colette.

– De nouveau zéro pointé.

– Puis saint Gérard Majella, conclut Jozefina. Tôt ou tard, quiconque a des problèmes de cette nature finit par se rendre à son sanctuaire dans le sud de l'Italie.

Cette fois, Mijo se contenta de regarder Rada et Vinko. Puis il ferma les yeux et secoua tristement la tête, signifiant par là qu'ils n'avaient pas eu plus de succès avec Gérard en Italie.

– Au moins, vous avez vu du pays, essaya de les consoler Vinko. Quand vous aurez des enfants, il faudra oublier les voyages.

– Si nous en avons un jour, soupira Jozefina au bord des larmes. On s'est donné beaucoup de mal, mais tout cela n'a servi à rien.

– Ne vous inquiétez pas, les enfants viendront. Vous êtes encore jeunes, tous les deux, déclara Rada avec assurance. Je ne comprends pas pourquoi vous n'êtes pas venus ici tout de suite. Vous avez voyagé partout, de Padoue à Rome, de la Suède à l'Irlande, alors que la solution était juste sous votre nez. Sainte Marguerite est la meilleure pour ces choses-là. Le père Celestin reçoit régulièrement des nouvelles de tous ceux qui ont bénéficié de l'assistance de notre sainte patronne. Des lettres d'Allemagne, du Canada, d'Australie. Tous ces malheureux ont assisté à la messe du 17 juillet, puis à la procession à travers la ville, ils ont embrassé l'image de la sainte...

– ... et le soir ils ont pris du bon temps à la fête, ils ont bu deux verres de rouge, ils ont dansé et se sont détendus. Et les enfants sont arrivés, tout naturellement, conclut Vinko joyeusement.

– Vous verrez, sainte Marguerite est une sacrée bonne femme.

– Une légende.

– Une déesse.

– De votre bouche à l'oreille de Dieu, dit Jozefina.

– C'est notre dernier espoir, ajouta tristement Mijo. Après tout ce que nous avons entrepris, si ça ne fonctionne pas, je ne vois pas ce que nous pourrons faire.

– Vous n’avez pas essayé l’insémination artificielle ? demanda timidement Vinko.

Il fit soudainement froid, en cet après-midi d’été. De trente-trois degrés Celsius, la température chuta à moins de zéro, comme si un vent glacé avait balayé la terrasse ombragée.

– Nous, monsieur, nous sommes croyants, siffla Jozefina, outrée, tandis que son mari baissait la tête en regardant ses chaussettes blanches dans ses sandales marron.

– Ce n’est pas une option, murmura Mijo, embarrassé.

Pendant quelques instants, personne ne sut quoi dire, jusqu’à ce que Rada hochât la tête et, pour dissiper le malaise, dît à Vinko :

– Toi, vraiment, tu ferais mieux de te taire.

CHAPITRE TROIS

Où l'on apprend que les vrais évaḡčiči sont le Saint Graal du barbecue, denrée si rare et si précieuse que sa quête peut avoir des conséquences funestes.

Même si son emploi dans la fonction publique était sûr et bien payé, Krste Zaninović, le commandant de la police de l'île, cherchait toujours des combines pour gagner un peu plus d'argent.

Durant son temps libre, il posait du parquet, collait des carreaux de céramique, construisait des murs en pierre, cultivait l'épinard et la bette, élevait des lapins et des dindons, salait les anchois, séchait les poulpes, divertissait les touristes avec son accordéon sur les croisières pique-nique ; l'une de ses plus singulières idées de business avait été la tyrolienne qu'il avait installée l'année précédente entre deux collines. L'affaire s'était terminée avant d'avoir commencé : avec un rugissement de triomphe, Krste s'était hardiment laissé glisser au-dessus de l'abîme, mais après seulement vingt mètres le câble d'acier s'était décroché et il avait passé plusieurs mois en arrêt de travail.

Cette année, il avait eu une idée un peu moins aventureuse : lorsque le restaurant de poissons s'était débarrassé de son vieux gril électrique, il s'était souvenu du kiosque à journaux abandonné sur le quai. Les deux, le gril et le kiosque, se

fondirent en une vision éblouissante. Fast-food. Brochettes. Čevapčići¹. Saucisses. Un paquet d'oseille!

Il se mit immédiatement au travail: il remplaça le corps de chauffe, gratta la graisse qui s'était accumulée durant des années, remplaça deux ou trois fenêtres cassées, passa une couche de peinture à l'intérieur et à l'extérieur du kiosque, installa la plomberie et l'électricité, posa un évier et un robinet, le tout de ses dix doigts. L'entreprise de restauration aurait dû ouvrir deux mois auparavant, mais, comme d'habitude, tout avait pris plus de temps en raison de la pape-rasse. Ayant finalement reçu toutes les autorisations, il voulait servir les premiers clients à la Sainte-Marguerite, deux jours plus tard. Un tablier noué sur son uniforme de policier, Krste retournait ses čevapčići expérimentaux sur la plaque brûlante. C'était son quatrième essai. Jusqu'à présent, ses tentatives avaient été cruellement décevantes.

– Tu sais quoi? Ceux-là ne sentent pas si mauvais, conclut-il en se penchant avec satisfaction sur le gril. Tu en penses quoi?

– Bof, dit nonchalamment Silvija, sa fille aînée, qui nettoyait les fenêtres.

– F'est pas mauvais, f'est vraiment pas mauvais, marmonna Krste en tournant le čevap dans sa bouche pour ne pas se brûler. Goûte, toi auffi!

– Tu sais bien que je ne mange pas de viande! éclata la jeune fille de dix-neuf ans. Je t'ai dit cent fois que j'étais au régime et que je ne mangeais pas de viande, et toi, tu continues.

– Pas besoin de t'énerver.

– Comment ne pas m'énerver? répondit-elle d'un ton bourru, plutôt pour elle-même.

Même si elle l'adorait, son papa était pour elle une source éternelle de honte et d'humiliation. Les autres filles profitaient de leurs vacances: allongées sur des transats, elles

1. Ou « čevapi », rouleaux de viande hachée et épicée, mets traditionnel des régions de l'ancien Empire ottoman, tirant son nom du persan *kabâb*.

regardaient des tutoriels de maquillage sur YouTube, tandis que Silvija et ses trois sœurs, Sandra, seize ans, Slavica, quatorze ans, et Sonja, onze ans, étaient obligées de travailler. Krste les réveillait à l'aube, au moment où leurs amies, talons aiguilles à la main, revenaient épuisées des bars à cocktails, pour qu'elles aillent vendre des légumes au marché et nourrir les lapins. Telles des dryades, les pieds écorchés et poussiéreux, elles parcouraient l'île en quête d'herbes médicinales, ou alors, dans le port, tenaient une pancarte sur laquelle on pouvait lire « chambres Zimmer camere rooms ».

Silvija, qui s'était physiquement épanouie cet été, était particulièrement efficace dans cette tâche. Quand elle brandissait sa pancarte, les touristes s'agglutinaient autour d'elle. Même s'ils avaient déjà un logement. À cause de cette séduisante jeune femme aux longues jambes et aux seins plantureux, aux yeux en amande et aux lèvres charnues et sensuelles, avec son tee-shirt sans soutien-gorge et son short en jean des plus étriqués, ils étaient prêts à annuler la réservation de leur villa avec quatre salles de bains, cave à vin, piscine, télévision à écran plat de la taille d'une toile de cinéma et rideaux actionnés par télécommande. Cette beauté insulaire les ensorcelait à tel point qu'ils étaient disposés à passer leurs vacances dans un appartement sombre et exigu que Krste avait aménagé à côté du poulailler, dans l'ancien cellier de sa belle-mère.

Après que Silvija l'eut résolument envoyé promener, Krste apporta les *čevapčići* à ses amis sur la terrasse du café *Spinnaker*, où les trois camarades potassaient l'arrangement d'une marche au répertoire de la fanfare locale.

– Où est-ce que tu vois la clarinette? Je ne trouve rien dans mes notes, s'étonna Bepo, le propriétaire du café.

Emil, ci-devant directeur de la fanfare et professeur de philosophie dans l'unique lycée de l'île, jeta un œil sur les papiers de Bepo et comprit immédiatement le malentendu.

– Ce n'est pas une clarinette, c'est une flûte. C'est la partition de Frane.

Il prit la mauvaise partition des mains de Bepo et lui tendit la bonne.

– Les voilà, tout chauds, tout droit de Baščaršija¹ ! annonça Krste solennellement en déposant une assiette en carton au milieu de la table.

– Non merci, je n’ai pas beaucoup de temps, et puis ma femme m’attend pour déjeuner, déclara Vinko.

– Un cévap ne te fera pas de mal.

– Eh, mon Krste, ils n’ont même pas vu Baščaršija en rêve, conclut cruellement Bepo après une mastication brève et introspective.

– Oh, ajoute Emil, même à Ilidža² ils n’auraient pas passé.

– C’est pire que la dernière fois, déclara Vinko après avoir craintivement pris une bouchée.

– Pouah ! Et pire encore quand tu avales... Je dois boire un coup pour faire passer ça, dit Bepo avec dégoût en vidant le verre de Vinko.

– Eh, eh, doucement ! protesta ce dernier.

– J’irai t’en chercher un autre, le rassura le patron.

– Krste, en un mot comme en cent, dit Emil doctement, tes cévapčići sont de la merde.

– Une fois de plus, précisa Vinko.

– C’est impossible, protesta le policier en sortant de sa poche un billet plié en quatre, c’est la recette originale de Sarajevo, je l’ai payée trois cent cinquante euros.

– Trois cent cinquante euros pour une recette griffonnée sur un bout de papier ? ! s’exclama Bepo.

– Le type en voulait cinq cents.

– Tu es fou.

– Qu’est-ce que je pouvais bien faire ? J’ouvre dimanche prochain, et je n’ai toujours pas de cévapčići. Qui viendra dans mon fast-food si mes cévapčići ne sont pas bons ?

– Celui qui t’a vendu cette recette t’a couillonné, dit Emil en prenant le billet. C’est une recette qui ne se couche pas

1. Quartier historique musulman de Sarajevo, connu pour ses cévapčići.

2. Faubourg de Sarajevo.

sur le papier. Elle se garde ici, se tapota-t-il le front avec son index. C'est un secret bien gardé. Les ćevapčići sont le Saint Graal du barbecue. Un jour, par erreur, de vrais ćevapčići ont été proposés dans un supermarché de Belgrade. Vous avez dû voir la vidéo sur Internet, il y a presque eu une hécatombe autour du frigo. Vingt blessés, graves et légers. Grâce à la réaction rapide du personnel de sécurité, personne n'a été tué. Après ça, ils ont retiré l'article des rayons. C'était trop dangereux.

Son histoire terminée, Emil déplia la recette de Krste.

– Voilà, qu'est-ce que je disais! s'exclama-t-il triomphalement en tapotant le billet du dos de la main. C'est un faux!

– Comment ça? s'écria Krste.

– Du porc! dit Emil, consterné. De la viande de porc, bonté divine!

– Pas possible! se récria Bepo.

– Qu'est-ce qui ne va pas avec le porc? demanda Krste, qui ne comprenait toujours pas.

– Les ćevapčići de Sarajevo sont halal, fabriqués selon les prescriptions religieuses musulmanes, expliqua Emil. Il ne peut pas y avoir de porc.

– S'il y a du porc, ce ne sont pas des ćevapčići de Sarajevo, mais de Banja Luka, ajouta Bepo.

– Parce qu'à Sarajevo, il y a une majorité de musulmans, et à Banja Luka, il y a qui? demanda Emil d'un ton professoral.

– Des Serbes! lança Bepo, visiblement heureux de connaître la bonne réponse.

– En majorité, souligna Emil.

– Krste, ne te fâche pas, conclut Vinko, mais pour un policier, tu es plutôt naïf.

– Papa, on te demande au travail! intervint Silvija, un talkie-walkie à la main.

Krste alla répondre, discutant vivement en faisant les cent pas sur le front de mer, pendant que ses ćevapčići vilipendés refroidissaient sur l'assiette en carton.